

Reportage La 48^e édition de la Biennale de Venise

Pierre Martin

Volume 44, numéro 176, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53115ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, P. (1999). Compte rendu de [Reportage : la 48^e édition de la Biennale de Venise]. *Vie des arts*, 44(176), 70-70.

LA 48^e ÉDITION
DE LA BIENNALE DE
VENISE

**SOUS LE SIGNE
DE LA LIBERTÉ
ET DE LA
JEUNESSE**

Ouverte le 12 juin, la plus ancienne et probablement la plus importante biennale du monde se poursuit à Venise jusqu'au 7 novembre. Elle se veut rafraîchissante comme en a décidé Harald Szeemann, le bouillonnant commissaire suisse.



Tom Dean
The Whole Catastrophe
47 pièces de bronze
Vue partielle de l'installation

Au mur
The Ten Commandments
Dix sérigraphies
Vue partielle

elles accompagnent les visiteurs à hauteur du regard. Les taches circulaires aux couleurs primaires qui les composent, contrastent vivement avec les bronzes sombres et lourds au sol. Une pile de journaux rangés en escalier reposent contre le mur juste avant la sortie. Enfin, la performance: une série de robes, les *Wonder Woman*, reprennent le motif des points bleu, rouge et jaune des sérigraphies. Ces robes, portées pendant quelques

jours dans Venise par de belles jeunes femmes ont fait sensation. Fraîcheur, élégance et audace: elles constituaient assurément l'œuvre la plus vénitienne de Tom Dean. En tout cas, pour Jessica Bradley, conservatrice au Musée des beaux-arts de l'Ontario et commissaire de l'exposition, Dean n'a pas choisi la facilité: «Produire une œuvre forte mais subtile comme celle de Tom Dean, estime-t-elle, ne garantit pas le succès. Pénétrer le système global de l'art comme Venise en est la manifestation, n'est pas facile, en particulier lorsque vous venez d'un pays qui n'est pas un acteur profondément engagé dans le marché international de l'art. Voilà pourtant notre défi.»

D'autres artistes dans les pavillons nationaux attirent l'attention. L'Anglais Gary Hume, le Hollandais Daan van Golden et l'Australien Howard Arkley prouvent que la peinture n'est pas morte, loin de là. Dans le pavillon allemand, la jeune Rosemarie Trockel déploie une installation vidéo forte et prenante. Jean-Pierre Bertrand et Huang Yong Ping, un artiste d'origine chinoise, défonce et transperce le pavillon de la France de leur dialogue Est/Ouest. Un peu plus loin, Ann Hamilton transfigure le pavillon américain: elle crée un espace onirique de douleur muette avec une poudre rouge sang qui coule le long des murs blancs

parsemés de mots en braille. Grande sensation du pavillon de la Belgique où une brume artificielle enveloppe les visiteurs, ainsi que les œuvres de Michel Francois et Ann Veronica Janssens et les plonge dans un bain de blancs éclatants et de gris profonds surréalistes. À souligner aussi les présentations du Danemark, du Japon et de la Corée.

La section des artistes invités se compose des espaces de l'Arsenal (ouverts pour la première fois) qui s'ajoutent à la Corderie de l'Arsenal et au pavillon de l'Italie. En déambulant dans ces lieux, on se rend compte que n'existe plus de cloisonnement entre artistes affirmés et artistes en début ou milieu de carrière, entre ceux qui ont l'honneur d'avoir leurs œuvres exposées au pavillon de l'Italie et les autres, entre jeunes et vieux. On peut voir, par exemple, les grandes toiles vides et monochromes du vieux peintre chinois Qiu Shihua côtoyer la petite chambre intime et colorée de l'Allemand Wolfgang Laib. Confrontation subtile due à Szeemann qui a veillé à ce que partout les œuvres respirent chacune à leur propre rythme sans interférer sur leurs voisins. Naturellement, le dédale de l'Arsenal et l'architecture industrielle des nouveaux espaces contribuent à cette atmosphère dégagée. Et puis, les artistes savent tirer parti de l'esprit des lieux: au dessus de l'eau, la Pergola du *Gaggiandre* dessinée par l'architecte de la Renaissance Sansovino reçoit avec bonheur l'immense objet flottant de l'artiste italienne Bruna Esposito.

Une direction se dessine nettement à cette 48^e édition de la Biennale de Venise: elle se traduit par la volonté de se tourner vers l'avenir et d'encourager les recherches et les visions personnelles. Ainsi on constate la présence majoritaire de jeunes artistes (les 2/3 ont moins de trente ans), la présence de femmes (sur 14 gagnants de prix, 10 sont des femmes) et l'ouverture vers des artistes non européens. Cette biennale est celle de l'arrivée en bloc des Chinois. Si un Canadien est invité, 20 Chinois sont présents. Ce Canadien c'est Max Dean (ne pas

confondre avec Tom Dean), lui aussi de Toronto. Sa sculpture interactive *As Yet Untitled* est une des attractions les plus populaires. Il s'agit d'une machine entourée d'une barrière comme un poste de travail industriel; un robot offre de vieilles photos et les détruit si les visiteurs ne font pas le geste nécessaire pour les sauver.

Le médium de cette biennale est la vidéo. Parmi les très nombreuses présentations et installations, on retiendra celle de l'Américain Doug Aitken, constituée de plusieurs chambres minutieusement agencées et celle de Shirin Neshat, artiste iranienne (elle vit à New York) dont les deux vidéos tirent leur intensité émotionnelle de la rivalité entre le son et l'image.



David Neel
Masque

D'autres manifestations liées à la Biennale se déroulent un peu partout dans Venise. Tel est le cas de l'exposition de masques de facture traditionnelle mais inspirés, non sans ironie, du monde contemporain (masque du stress, masque du bug de l'an 2000, etc.) que David Neel, artiste Kwagiuti de la côte Ouest du Canada, présente en collaboration avec *On Edge* de Vancouver. Tel est le cas, également de son canoë; il s'en sert dans ses déplacements le long des canaux provoquant l'admiration des gondoliers. Elspeth Sage explique sa démarche: «Les masques de Venise et de la Côte Ouest sont devenus des clichés car ils sont destinés aux touristes. Il faut lutter contre la manière dont ils sont modifiés, utilisés comme fétiches, commercialisés, et montrer leur vraie richesse. Voilà le pourquoi de notre présence à Venise.»

Pierre Martin



Jessica Bradley et Tom Dean
La commissaire de l'exposition porte l'une des robes de la série *Wonder Woman* de Tom Dean.
À l'arrière plan quelques sérigraphies de la série *The Ten Commandments*.

C'est avec APERTOPAR TOUT, le thème de cette année soutenu par la section des artistes invités par Harald Szeemann, que souffle un nouvel esprit sur la Biennale de Venise. Naturellement, le cœur historique reste constitué par la série des pavillons nationaux des Giardini di Castello, les jardins situés à l'extrémité est de Venise. Tom Dean, artiste qui vit et travaille aujourd'hui à Toronto après avoir marqué la scène montréalaise dans les années 70, a été choisi pour exposer un travail original au pavillon du Canada, espace réputé difficile. Il a opté pour une appropriation en douceur: «J'avais déjà en tête les grandes lignes de ce que je voulais faire avant même de venir à Venise; l'espace n'était donc pas déterminant pour le bon fonctionnement de mon idée.» Au sol, sculpture/installation: 47 éléments de bronze constituent l'œuvre intitulée *The Whole Catastrophe*. Des louves impressionnantes de naturel et de puissance occupent les lieux jonchés de fragments de corps et de figurines qui manquent toutefois de lisibilité. Sur le mur de droite, dix sérigraphies, *The Ten Commandments*, sont alignées;



Max Dean
As Yet Untitled
Installation
Photographies
d'amateurs, robot
industriel, éléments
électroniques, moteurs,
convoyeur, broyeur.
Hauteur: 175 cm,
largeur: 226 cm
Profondeur: 230 cm
Support technique:
Colin Harry